

MESSE  
POUR LA VILLE  
D'ARRAS



Andrzej Szczypiorski

MESSE  
POUR LA VILLE  
D'ARRAS

*Traduit du polonais et préfacé  
par François Rosset*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage  
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),  
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



*Logo de la collection: Le Passeur,  
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974*

Titre original: *Msza za miasto Arras*, 1971

Première publication en 1971  
© 1998 Diogenes Verlag, Zurich  
© 1987 L'Âge d'Homme,  
puis 2021 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-684-9

## PRÉFACE

Né en 1928 à Varsovie, Andrzej Szczypiorski appartenait à cette génération qui est entrée dans la vie d'adulte aux temps les plus sombres de la guerre. Génération mutilée sur les fronts ou dans les camps, puis déchirée au lendemain du conflit, entre ceux qui s'étaient battus avec l'armée de la résistance pour la conservation de cette Pologne indépendante qui avait été restaurée en 1918, et ceux qui voyaient dans le nouveau régime imposé de Moscou une chance de modernisation du pays et de la société.

Le jeune Szczypiorski était de ceux-ci. Fils d'un activiste socialiste, il avait été élevé dans un milieu d'opposition au gouvernement conservateur d'avant-guerre. En 1944, âgé d'à peine seize ans, il s'est enrôlé dans les rangs de l'Armée populaire (d'obédience communiste), alors que la grande majorité des Polonais appartenait à l'Armée de la résistance nationale (Armée du Pays) qui était directement inspirée et commandée par le gouvernement polonais en exil à Londres.

Comme bon nombre de ses contemporains, Szczypiorski croyait, au lendemain de la guerre, en l'avenir de la Pologne socialiste. Jusqu'en 1968, sa vie fut celle d'un intellectuel engagé dans la vie culturelle de son pays. Il fut journaliste à la radio nationale (1950-1955), directeur d'un théâtre à Katowice (1955-1956) et fut même envoyé en mission diplomatique au Danemark (1956-1958); comme un véritable apparatchik. Pendant toute cette période, les publications

signées de son nom se sont multipliées : articles dans les plus importantes revues officielles, récits, romans, romans policiers, scénarios de films, reportages, pièces radiophoniques.

Pour lui comme pour tant d'autres intellectuels de sa génération, les événements de mars 1968 furent un bouleversement extraordinaire, le moment où les doutes toujours plus sérieux quant à la validité politique et morale du régime en place trouvèrent une confirmation définitive<sup>1</sup>. Le temps était venu des remises en question, de l'autocritique, de véritables conversions. *Messe pour la ville d'Arras*, paru en 1971 et couronné la même année du prix du Pen Club polonais, est le fruit de ces ressassements. Le héros qui s'interroge sur sa naïveté et ses faiblesses face à un pouvoir pervers conduisant tout droit au désastre parle assurément au nom de ceux qui venaient de se rendre compte qu'ils avaient fait fausse route. Le récit de Szczypiorski fut d'abord attaqué violemment dans la presse officielle, puis la critique l'ignora, alors même que le premier tirage avait été épuisé en quelques semaines. Ce n'est qu'une année plus tard que la *Messe* fut réhabilitée dans les colonnes de *Literatura* par le philosophe Tadeusz Kotarbiński, l'un des esprits les plus respectés du pays. Szczypiorski entreprit alors des démarches auprès de son éditeur pour obtenir une réimpression de son livre, mais il ne reçut pour réponse que de vagues promesses qu'on renouvela d'année en année, sans aucun effet. Il fallut attendre 1982, en plein état de siège à la suite du coup d'État du général Jaruzelski, pour voir paraître la deuxième édition de la *Messe*, dont les trente mille exemplaires furent vendus en quelques jours. La censure avait autorisé la publication

---

1. À la suite de l'interdiction dont la censure avait frappé la mise en scène des *Aïeux* de Mickiewicz dans un théâtre de Varsovie, un mouvement de révolte secoua le monde étudiant pour s'étendre bientôt au-delà. Il s'ensuivit une grave crise politique et une montée de la répression dont les étudiants et les juifs furent les principales victimes. Beaucoup de ces derniers durent alors quitter le pays.

avant le coup d'État, puis les bureaucrates avaient dû omettre de suspendre le processus d'édition.

Il faut dire qu'entre-temps Szczypiorski était devenu une célébrité. Dès 1968, il s'était rapproché des milieux de l'opposition au régime, encore strictement clandestine alors. Il signa de nombreuses pétitions, déclarations, lettres de protestation. Et quand le syndicat libre Solidarność vit le jour en 1980, l'écrivain y assumait d'importantes fonctions. La nuit du 13 décembre 1981, tandis que Jaruzelski proclamait l'instauration de l'état de siège, des milliers d'activistes étaient arrêtés et conduits dans des camps d'internement; Andrzej Szczypiorski était du nombre. Il croupit plusieurs mois au camp de Białołęka où étaient enfermés les principaux leaders de Solidarność. Une fois libéré, il publia à Londres une chronique, *Z notatnika stanu wojennego* (*Notes sur l'état de siège*) qui sera suivie bientôt – l'état de siège ayant été officiellement levé – de *Z notatnika stanu rzeczy* (*Notes sur l'état des choses*). Deux textes majeurs pour la compréhension de ces années 1980 si tendues, qui éclairent également bien des éléments de l'imbroglio politique pesant encore sur la Pologne d'aujourd'hui. Ce fut toutefois le roman *Początek*, achevé en 1986, paru d'abord en Allemagne parce qu'il avait été interdit de publication dans la Pologne d'alors et traduit dans de nombreuses langues<sup>1</sup>, qui fut le plus grand succès littéraire d'Andrzej Szczypiorski. Élu au Sénat lors des premières élections libres de 1989, il se retira deux ans plus tard de la politique active; il mourut à Varsovie en 2000.

En 1984, Vladimir Dimitrijević s'était procuré une traduction italienne de la *Messe* dans un kiosque de gare à Rome. Une lecture rapide lui suffit pour comprendre que ce récit historique relatant des événements vieux d'un demi-millénaire dans une ville de très moyenne importance parlait directement du trouble, du désenchantement ainsi

---

1. En français, par Gérard Conio, sous le titre *La Jolie Madame Seidenman*, De Fallois/L'Âge d'Homme, 1988.

que des fragiles espérances de ceux qui, dans ces années 1980, s'efforçaient de penser l'Europe, sans savoir encore qu'elle était sur le point de vivre sa grande mutation. Dimitri voulut aussitôt publier ce livre dans sa collection « Classiques slaves » ; il fallait le faire le mieux possible, mais sans tarder, comme s'il y avait une urgence que l'éditeur avait pressentie avant tout le monde. Le livre parut finalement dans sa traduction française au début de l'année 1987<sup>1</sup>.

Une grosse trentaine d'années plus tard, le texte d'Andrzej Szczypiorski impose toujours son actualité, même si ce n'est peut-être plus exactement sur le même registre. Les purges polonaises de 1968 dont les juifs, jusqu'au sein même du parti communiste, avaient été les premières victimes résonnent aujourd'hui comme un épisode de la trop longue et trop abondante histoire universelle des discriminations, prémices des massacres, des pogroms, des génocides. Le souffle brutalement éteint de Solidarność est entré lui aussi au catalogue des événements historiques installés plus ou moins solidement dans la mémoire collective. Mais l'intuition qui préserve le récit de Szczypiorski d'un positionnement figé dans le déroulé du temps historique, c'est le dispositif de narration mis en place par l'écrivain. Certes, le roman repose sur un fond d'événements situés dans l'espace et le temps : la ville d'Arras au xv<sup>e</sup> siècle et la sinistrement célèbre vauderie de 1461, chasse aux sorcières doublée de dévastations et de massacres dans le quartier juif de la ville. Étrange et cruelle folie collective qui, quelques années après le passage d'une épidémie de peste meurtrière, fut aveuglement orchestrée par un prêtre fanatique comme un rituel de purification corporelle et spirituelle. Ces événements ont été racontés dans ses *Mémoires* par le chroniqueur Jacques Du Clercq, mais le romancier polonais s'est autorisé un traitement plutôt libre de la matière historique, inventant des circonstances,

---

1. Cette traduction a été revue et corrigée pour la présente édition, la préface réécrite.

remobilisant dans le contexte d'Arras des accidents survenus ailleurs, créant de nouveaux protagonistes. Il a ainsi conféré à une série de faits attestés la résonance d'un apologue : Arras est possiblement partout et 1461 peut être en tout temps.

Mais la voix qui porte le récit n'est pas celle, impersonnelle et généralisante, d'un fabuliste, d'un conteur ou d'un moraliste. Elle est incarnée par un sujet tout singulier, même s'il s'appelle Jean, comme tout le monde. C'est un homme qui a vécu les événements de l'intérieur, y a participé, a failli en être victime à son tour. Son récit rétrospectif est narré à l'intention d'un public neutre, les citoyens de Bruges, l'indépendante, qui écoutent comme le font tous les auditeurs étrangers, comme le font aussi les lecteurs de l'Histoire. Mais de même qu'un chapitre des chroniques d'Arras peut dire des choses survenues à Varsovie cinq siècles plus tard, les Brugeois que nous sommes, nous autres lecteurs, pourrions être entraînés à notre tour dans des histoires semblables. Les mots que Jean débite avec peine, en se signant quand l'intensité du souvenir s'avère insupportable, constituent à la fois une déposition et une confession. Le témoin n'est pas là seulement pour rendre compte des faits, il est sommé de se dire lui-même tel qu'il les a vécus. Se regarder au miroir du récit d'événements atroces, c'est alors, pour Jean (et pour quiconque se trouverait dans son cas), examiner ses propres agissements, reconnaître sa lâcheté, avouer le péché cardinal de la passivité et du silence quand la machine du pouvoir s'emballé dans l'erreur.

Bien sûr, les intellectuels de l'Europe ont accumulé au fil des siècles les occasions manquées d'infléchir le cours des choses quand cet emballement semblait tout emporter. Enfermés, dans le meilleur des cas, au cœur de leurs systèmes et de leurs abstractions, mais plus souvent soucieux des avantages qui leur étaient offerts et timorés quand les menaces venaient à les concerner personnellement, ils ont été Jean, trop souvent. Mais souvent aussi, comme le personnage de Szczypiorski, ils ont parlé après les faits, mis des mots à ce

qui semblait indicible, racheté par le discours les bassesses que la peur leur avait inspirées dans l'action et surtout dans l'inaction. Il faut parler tout au moins, rendre témoignage, donner aux descendants une chance qu'ils ne saisiront probablement pas, mais qui aura été nommée et qu'ils pourront redire à leur tour – quand ce sera trop tard.

Sa *Messe pour la ville d'Arras*, Szczypiorski ne l'a pas écrite pour des temps d'épidémie, sauf à considérer celle-ci dans un sens purement métaphorique. La peste d'Arras est cependant un fait, un fait que l'écrivain décline sans aucune considération sanitaire, ni même sociale, mais comme l'emblème de toute catastrophe qui laisse derrière soi un monde en état de recomposition. Au lendemain, lorsque la menace du bacille s'est retirée (mais jusqu'à quand?), le spectre des possibles s'impose tout ouvert. Arras eut le malheur de tomber sous l'envoûtement diabolique d'un prédicateur fou pour retomber dans un désastre pire encore, parce qu'imputable à la faiblesse des hommes. D'autres villes, dans l'histoire, ont pu faire de ce lendemain un vrai recommencement. Les épidémies, les guerres, les cataclysmes passent et repassent, les attermoissements des humains demeurent, en 1461, en 1971, en 1987 comme en 2021.

François Rosset, 1987-2021

# MESSE POUR LA VILLE D'ARRAS



Au printemps de l'an 1458, la ville d'Arras fut frappée par la peste et par la famine. En un mois, près d'un cinquième de la population périt. Au mois d'octobre 1461, pour des raisons demeurées obscures, éclata la fameuse vauderie d'Arras. Les juifs y furent horriblement persécutés, les sorcières pourchassées; il y eut des procès pour de prétendues hérésies, une explosion soudaine du pillage et du crime. Après trois semaines, le calme revint.

Plus tard, David, l'évêque d'Utrecht, bâtard du prince bourguignon Philippe le Bon, annula tous les procès en sorcellerie et bénit Arras.

Tels sont les événements qui constituent le canevas de ce récit.

A. S.



Il vint chez moi ce soir-là et me dit que je n'aimais pas notre ville. Il n'avait pas franchi le seuil qu'il lançait déjà des accusations enflammées. Je le reçus avec le respect dû à nos maîtres. Je le fis entrer dans ma maison et lui offris un siège confortable, pensant que le calme et la liqueur que j'avais l'intention de lui servir allaient apaiser sa colère. Mais il ne voulut pas s'asseoir. À la lumière vacillante de la lampe, je voyais son visage : il était tout boursoufflé. Je ne l'avais jamais vu dans un tel emportement et j'aurais juré qu'il était malade ; mais ce qu'il disait laissait paraître toute la lucidité de son esprit. Il m'accusait d'avoir voulu, la nuit précédente, quitter la ville ; c'est ce qu'on lui avait rapporté en secret. Il me prit d'abord l'envie de rire de ses griefs. Mais je le connaissais bien : s'il était venu chez moi, c'est qu'il devait avoir des preuves en main. La veille au soir, j'avais voulu partir et joindre David. Je m'étais préparé pour la route dans le plus grand secret. Avant minuit, je quittai la maison ; j'avais auparavant envoyé un de mes hommes à la porte Saint-Gilles avec un cheval sellé. Je le trouvai à l'endroit convenu. Il tremblait de froid et de peur. La nuit était fraîche, il soufflait un vent violent qui emportait les feuilles tombées des arbres. À mon grand étonnement, je découvris que la porte était restée grande ouverte et que le pont n'avait pas été levé. Les guetteurs jouaient aux dés non loin de là. Absorbés par le jeu, ils ne semblaient pas porter la moindre attention au passage. Je flairai le piège. Les minutes s'écoulaient, chargées d'une lourdeur menaçante. Mon cheval s'était mis à piaffer d'impatience. La lune se leva, énorme et blanche comme une boule de neige. Soudain, j'entendis des pas et je vis bientôt un moine cistercien qui s'approchait

manifestement de la porte de la ville. L'un des guetteurs leva la tête, porta sur le passant un regard indifférent et se remit à jouer. Le moine franchit la porte, s'engagea sur le pont. Son bâton frappait sourdement l'obscurité. Il quitta la ville sans que personne ne l'arrêtât. J'attendis encore un peu, puis je retournai à la maison, ayant donné l'ordre de mener ma monture à l'écurie.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Une fois de plus, la ville m'avait joué un tour diabolique... S'en aller par la porte grande ouverte : c'eût été indigne ! Sans doute, mes intentions étaient nobles. Je m'étais finalement décidé à instruire David de tout ce qui s'était passé à Arras. J'étais convaincu que la ville entière avait sombré dans la démence et je voulais lui épargner de nouvelles souffrances en mandant un homme dont la sagesse et le bon sens auraient immédiatement mis fin à ce mal diabolique et généralisé. Je pensais bien que les citoyens ne se laisseraient pas faire comme cela. Tout le monde savait que j'avais réprouvé les décisions du Conseil. J'en avais été exclu, mais il me semblait qu'on n'en resterait pas là et que le Conseil allait prendre à mon égard des mesures plus sévères. Les arrestations avaient habituellement lieu après le coucher du soleil. Lorsque le jour tombait, je me mettais à prier ardemment que le sort m'épargne la souffrance. Plongé dans l'amertume de ces veilles, je revins à cette idée salvatrice qui n'avait pourtant jamais abandonné Arras. Appeler David à la ville : c'était le salut pour toute cette foule de citoyens tombés dans la démence. Certes, j'avais bien conscience du risque que je courais, mais j'étais quand même prêt à tout. Je savais que je pouvais être arrêté dans ma fuite et c'est pourquoi j'avais choisi le meilleur de mes chevaux et mis dans le secret un homme de confiance. Mais voilà que je trouvai la porte ouverte et les guetteurs indifférents, comme pour me tenter, m'encourager à sortir.

Si vous pensez qu'aspirant au martyr j'ai reculé devant la facilité, vous êtes dans l'erreur. J'étais contraint par cette foi sauvage que le Conseil plaçait en ma loyauté. Avant, j'avais encore des raisons de me demander si la ville était réellement devenue folle; l'expédition nocturne à la porte Saint-Gilles dissipa mes dernières illusions.

Lorsque, le soir venu, Albert se présenta à ma maison, je savais parfaitement que nul autre esprit que le sien n'avait pu concevoir une telle ruse: laisser grandes ouvertes les portes de la ville.

Il n'y avait personne à Arras qui fût plus sage, plus respectable. Mon éducation s'était faite dans son ombre, ou plutôt sous l'éclat de sa personnalité. L'esprit de ce saint vieillard avait illuminé les sentiers de ma vie. J'étais très jeune lorsque je suis arrivé à Arras; je n'avais pas encore fait mes classes, ne savais ni lire ni écrire, et j'ignorais tout des bonnes manières. On me confia à lui; j'avais vingt ans et, à la vérité, j'étais incapable de faire quoi que ce fût par moi-même, sauf égrener mécaniquement les prières. Il s'occupait de moi avec bienveillance et m'entourait de cette affection particulière qu'éprouvent parfois les hommes mûrs et expérimentés à l'égard des jeunes gens qu'ils croient capables de perpétuer leurs propres aspirations. Par le Dieu vivant, je vous le jure: il voyait en moi son successeur!

En vérité, jamais je n'avais eu pareilles inclinations. Gand avait fait de moi un homme capricieux, et quand bien même, au fil des années, les images du passé s'estompaient dans ma mémoire, je n'avais pas perdu le goût des plaisirs ni de l'indépendance. À Gand, on prend la réalité plutôt à la légère. Avec les jeunes gens de ma condition, je me laissais aller parfois à des divertissements peu convenables. Je ne me refusais ni les plaisirs de l'amour, ni ceux de la table, ni même ces jeux qui peuvent sembler impies aux esprits austères. Mais l'essentiel n'est pas là. Car ce que j'avais acquis pendant ces années passées à Gand, c'est une certitude, à savoir que, même si je ne suis pas, en dernier ressort, le maître de mon

destin, il est de mon devoir de m'appliquer sans relâche à le devenir. Au dire de Chastell qui était alors mon mentor et jouissait des faveurs du prince, soutenir que l'homme n'est pas libre relève de la plus grande des perversions. Qui doute de sa propre liberté, disait-il – le plus souvent devant une table richement garnie –, en est réduit à penser avec son derrière, non plus avec sa tête. Et il ajoutait souvent: « Cet homme ne pense plus à rien d'autre qu'à la protection de son séant qui est fragile, délicat comme s'il était en verre... alors que, si le bon Dieu nous a donné des derrières, c'est pour qu'on puisse y donner des coups de pied! » Le propos était gaillard, mais sa pensée n'en était pas vide pour autant. Dans la splendeur de ces banquets, entouré de belles femmes et de joyeux compagnons, je me persuadais que j'étais digne de penser par moi-même et selon ma mesure.

Ainsi, je quittai Gand, jeune encore mais convaincu – prétentieuse certitude! – d'être assez raisonnable pour suivre mon propre chemin. Cependant, lorsque je me fus retrouvé seul, sans les hôtes de mes festins, sans amis, sans Chastell ni sa puissante protection, je me mis bientôt à douter. Mes premières semaines à Arras, je les passai dans la prière, le jeûne et la modestie. Et lorsque je parlai avec Albert, peu après mon arrivée à Arras, je me sentis envahi par un trouble profond. Il me posa une question, simple en apparence, qui ne m'était pourtant jamais venue à l'esprit. « Où donc vas-tu chercher cette certitude qu'il vaut mieux se fier à sa propre intelligence qu'à la révélation divine? Tu crois en Dieu? » Avec ardeur et conviction, je répondis que je croyais en Dieu. Il me demanda si je croyais au diable. Je répondis que je croyais au diable. Alors, il me demanda si je croyais que Dieu et le diable se disputaient mon âme. Je répondis qu'à cela aussi, je croyais fermement. Il me demanda, poursuivant sur ce ton caressant, presque joyeux, si je croyais que mon esprit subissait l'influence de Dieu aussi bien que celle du diable. Je répondis qu'il en était bien ainsi, sans doute. « Voilà pourquoi, dit-il, la marche de ton intelligence est

pareille à celle d'une lutte sans fin. En toi rivalisent la grâce de Dieu et les murmures de l'enfer. Quoi? Ton esprit boiteux, contraint par mille servitudes, influences, goûts, désirs charnels, craintes et caprices, devrait être plus clair, plus apte à reconnaître le plan de Dieu que ne l'est l'enseignement de l'Église? Où vas-tu donc puiser cette assurance? Les temps sont durs où nous vivons, Jean. Les hommes ne veulent plus être bons chrétiens, ils suivent l'exemple des princes dépravés et des évêques stupides, se livrent à d'étranges déviations, cherchent la présence de Dieu dans leur vie quotidienne et s'efforcent de découvrir Ses desseins pour commencer à s'y plier déjà ici-bas. Mais Dieu ne souhaite pas que les hommes mettent tant de ferveur à quérir leur salut. Bien sûr, chaque homme aspire au bonheur éternel, mais qu'il remette donc son sort entre les mains de Notre-Seigneur Jésus-Christ et qu'il ne cherche pas à le remplacer... Jean, aie confiance en moi! J'ai passé ma vie au milieu des livres et des mémoires des auteurs les plus sages. Tout cela ne vaut pas un sou! Je méprise tous ces usurpateurs qui voudraient sauver la sainte Église en se fiant à la raison. La force la plus puissante de l'Église, ce sont les sacrements; ce sont eux qui portent, par-dessus les abîmes de la vie, cette mince passerelle où Dieu S'avance pour S'approcher de nous. Si tu restes fidèle aux sacrements, tu restes fidèle à Dieu; Il est avec toi et toi avec Lui. S'Il t'a donné l'intelligence, ce n'est pas pour que tu t'élèves vers les cieux, mais pour que tu saches t'orienter sur la terre. »

Je lui demandai alors où était le siège de l'âme et, portant sa main à ma poitrine, il me répondit: « C'est là que loge l'âme, le souffle de Dieu, la force qui te permet de bouger, de sentir la chaleur et le froid, de dormir, de parler, de penser. » Je lui demandai si cette force éveillait aussi en moi le désir de la femme; il répondit que oui, assurément, car Dieu n'impose point le tourment: Il est magnanime, Il m'aime et s'Il a créé la femme, c'est pour que je puisse la désirer et la posséder. « Il n'y a que les sots, dit-il avec courroux, pour

penser que la femme est un instrument de Satan. Son âme est immortelle et son corps gracieux. Créée par Satan, elle eût été crapaud... »

Là, j'osai lui demander si cette âme que je sentais frémir dans ma poitrine habitait pareillement toutes les créatures. Il répondit qu'il ne croyait pas faire erreur en pensant que le chien, le chat, la vache, et même l'âne avaient reçu de Dieu une sorte de sainte étincelle qui leur permet d'exister, de souffrir et de se réjouir. Je me sentis là en pleine hérésie et déclarai que ces paroles ne me semblaient pas en accord avec l'enseignement de l'Église. Il sourit avec douceur et dit: « Mon cher Jean, on n'a pas inscrit dans les livres tous les désirs de Dieu, et l'homme ne connaît pas tous Ses desseins, quand bien même cet homme serait prince de l'Église. Prends l'exemple de tes chevaux et de tes troupeaux qui pâturent dans les prés du Brabant: eux aussi, ils ont une sorte de Ciel animal. Quel mal y a-t-il donc là? En quoi cela offense-t-il les préceptes chrétiens? Saint François disait du cheval "mon frère le cheval", et de l'araignée "ma sœur l'araignée". Ne pourrait-on pas concevoir que, dans Sa bienveillance et Sa bonté indicibles, le Créateur ait prédestiné à des sorts différents les chevaux, les vaches, les chèvres et les alouettes pour les éprouver dans la joie et la souffrance? La seule chose qui soit sûre, c'est que Dieu a créé l'homme à Son image et à Sa ressemblance et qu'Il lui a donné l'intelligence, ce qui a fait de nous les plus malheureuses des créatures. Les exigences de Dieu sont mille fois plus élevées à l'égard de l'homme qu'envers le rat, mais cela ne veut pas dire du tout que le rat sera damné à la fin des temps. Lorsque tu pries pour toi et pour moi, tu devrais concéder un peu de ton ardeur aux animaux, aux arbres et aux étoiles pour qu'ils figurent aussi un jour au registre des cieux. »

Il parla longtemps et avec tant d'élévation que des larmes s'étaient mises à couler sur mon visage; mon cœur était plein de gratitude et de respect. Mais je ne veux pas dire par là que j'acceptais son enseignement sans réticences ni doutes.

Certes, ma tête était encore vide, mais mes os restaient imprégnés des licences gantoises, ce qui entretenait en moi un certain esprit de contradiction. Nous causâmes ainsi toute la nuit; le soleil surgit de derrière les collines, répandant sa lumière dans les ruelles de la ville. Je demandai encore à Albert ce qu'il pensait de l'égalité de l'homme devant Dieu et aussi devant l'existence terrestre. « En quoi, répondit-il, le berger de tes troupeaux devrait-il être inférieur à toi? Sans doute, il est moins bien né. Toi, tu es né dans une bonne famille, appelée par le Ciel à briller par l'exemple de sa vertu et de sa justice. Les gens simples ont une vie simple. On ne peut pas attendre d'eux qu'ils accomplissent les actions auxquelles tu as été prédestiné, toi. Tout ce que cela signifie, c'est que toi, tu as été chargé d'un fardeau plus lourd. Car les bons chevaux et les troupeaux de vaches grasses que tu possèdes ne t'autorisent pas à vivre dans l'indécence: ils ne sont là que pour t'exposer à des épreuves plus douloureuses. Lorsque le Seigneur veut éprouver le gueux, Il lance sur lui la peste. Lorsqu'Il veut t'éprouver, toi, Il lance aussi la peste. Figure-toi la souffrance du gueux, couvert d'ulcères, recroquevillé sous le porche d'une église, et figure-toi la souffrance du riche, agonisant dans l'opulence et la puanteur de ses chambres, entouré de serviteurs, de nobles protecteurs et de belles concubines. Si tu as été gratifié d'une haute naissance, c'est seulement pour que tu doives tomber de haut. Toute la dignité et la subtilité de ton existence ont été voulues par Dieu pour que ta mort en soit d'autant plus dure, d'autant plus triste. Car il est facile, certes, de prendre congé de la misère. »

À vrai dire, j'avais envie de rire de cette leçon, car je n'appréciais guère ce genre de discours biaisé. J'étais écœuré par l'ordonnance accomplie de sa pensée et par sa prolixité, issue de ces temps révolus où les hommes ne savaient parler d'autre chose que du Seigneur notre Dieu et de Ses saints. Ah! oui, ma foi était fervente et j'étais pieux chrétien, mais je ne voulais pas passer toute ma vie en quête du dessein de

Dieu et à tout entreprendre dans le seul but de Lui plaire. Ce que Dieu voulait faire de moi, c'était Son affaire. J'estimais que mon souci à moi, c'était de vivre d'accord avec la nature qui m'a été donnée. Tenez-moi pour un parasite si vous voulez! Car en vérité, il n'y avait qu'une seule chose que je désirais par-dessus tout: la liberté. Lorsque Dieu Se mettait sur mon chemin, je L'évitais. J'ai l'espoir que, dans Son indescriptible bonté, Il m'aura pardonné magnanimement.

La liberté... Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Cela signifie être tels que le Ciel nous a créés; c'est donc la liberté de la sottise et de la sagesse, de la légèreté et de la souffrance, du bonheur et du malheur. Malgré tout le respect que je vouais à Albert, je voyais toujours en lui ce sermonneur borné au possible. Ah! comme il désirait se battre pour sauver les âmes! Il se penchait même sur les hannetons, exalté qu'il était par sa mission. Sa mission, justement, je la tenais pour une sorte de servitude. Sans doute, il était libre, lui, s'il se sentait bien dans sa peau de prophète et de maître. Mais lorsqu'il essayait de me la faire endosser à moi, cette peau, alors là, il était un tyran.

Un jour, il me fit faire une étude sur un commentaire de la théologie du vénérable Jean Gerson. J'en avais au moins pour trois semaines de travail. C'était le printemps, la ville baignait dans les rayons du soleil. Vers les premiers jours de l'an, le prince Philippe était arrivé à Arras et avec lui toute une cour joyeuse et colorée. Comme vous le savez, il s'y trouvait alors beaucoup d'Anglais car, bien que dupés par le prince, ceux-ci continuaient à vivre à sa cour, fêtant et buvant aux frais de la Bourgogne. Les Anglais sont toujours là où tout va bien... Lorsque le dégel survint, Philippe partit pour Bruxelles, mais il resta à Arras toutes sortes de gens: des glou-tons, des bavards, des débauchés et quelques femmes faciles. Cela ne m'étonnait pas. Philippe vieillissait très mal, mettait toujours plus de frénésie à débiter ses prières et voyait d'un

mauvais œil cette racaille tapageuse et dépravée. Une partie de la cour jugea donc plus opportun de rester à Arras, sous l'autorité complaisante et lointaine de David. Les bâtards des rois sont toujours plus cléments envers le péché que leurs pères noblement nés. Arras fut remplie ce printemps-là par une compagnie bruyante de Bourguignons et d'Anglais, fidèles disciples de la bouteille. Il y avait là une fille anglaise fort experte en amour. J'avais un peu plus de vingt ans et je rêvais de femmes, la nuit. J'abandonnai les commentaires de Gerson. Je me mis à courir les prés avec cette fille et j'étais bien. Un jour, Albert m'appréhenda et me frappa au visage. Je souffris atrocement, de douleur et d'humiliation. Lorsque je me remis, la fille avait quitté Arras; Albert entreprit de me sonder. Je l'interpellai fièrement:

– Qu'est-ce qui nous assure qu'il est plus opportun de rendre gloire à Dieu par des disputes sur l'œuvre de Maître Gerson que par les reins? Tu m'as parlé de l'amour, Albert. Eh bien, j'aime cent fois plus le ventre d'une femme que les écrits de ces vieux barbons de la Sorbonne. Gerson n'a rien à faire de mes avis. Il est poussière et, au meilleur des cas, nous le reverrons dans cinq mille ans, dans la vallée de Josaphat. Pour ce qui est de cette fille anglaise, sache que nous avons goûté tous les deux au bonheur dans les prairies de nos faubourgs. Et qu'est-ce qui nous assure que cela ne plaît pas à Dieu?

– Tu blasphèmes! cria Albert.

C'était bien lui: il était toujours ainsi. Lorsqu'il enseignait, la sagesse et la tolérance coulaient de sa bouche comme l'eau d'une source. Mais que vous essayiez seulement de suivre les préceptes qu'il recommandait... vous étiez aussitôt menacé de l'enfer! Il cultivait dans son esprit une idée à l'état pur qui postulait l'existence d'une harmonie merveilleuse entre Dieu et l'homme. Mais lorsque cette idée devenait réalité, il était pris de dégoût.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Tout était pour le mieux, seigneurs, et pourtant c'était l'enfer. Figurez-vous mon existence au côté de ce maître auguste et sage, que l'on pouvait tenir sans doute pour modèle de toutes les vertus. Il me disait : « Aime les animaux, car ils sont tes cadets. » Mais lorsque dans la rudesse de l'hiver je faisais donner grassement le grain à mes chevaux, il me traitait d'étourdi et de gaspilleur. Il me disait : « Aime la femme, car elle t'a été donnée par Dieu. » Mais lorsque je gardais une concubine en ma maison, il la chassait à grands cris, ameutant toute la ville et m'accusant de débauche, ce qui bien entendu faisait rire tout Arras où chaque homme se respectant avait plus de filasse que les chevaux. Il me disait : « Aime ton prochain et traite-le en égal, car il est ton égal. » Mais lorsque je m'appliquais à suivre ce précepte, il me rappelait à l'ordre en disant que je perdais la tête. Il me défendait de prendre les juifs en aversion, mais il ne voulait pas manger chez moi, car j'accueillais parfois à ma table des banquiers juifs d'Utrecht. Et le pire, c'est qu'il n'y avait nulle hypocrisie dans tout cela. Il marchait dans la ville d'Arras, portant sa foi comme une cuirasse ; si grandes, sa modestie était presque de l'orgueil, sa sagesse de la sottise, sa dignité de la bassesse. Il n'y avait au monde qu'un seul homme qu'il redoutait. Cet homme, messeigneurs, c'était David.

Je fus un jour le témoin de leur conversation. David était venu à Arras à l'improviste et sans grand équipage. Il se présenta à Albert qu'il salua d'une profonde révérence. Il était grand, les cheveux noirs, le teint bruni par les vents du Nord. Albert, lui, était blanc comme la neige, courbé par l'âge ; il portait une longue barbe grise. D'un côté, le bâtard du roi, cette bête indomptable, l'incarnation du diable, glouton, menteur, plein d'orgueil sauvage et des idées les plus folles ; de l'autre, un sage, pétri seulement de science, de gravité et de vertu. Deux vifs-argents, comme des chiens libérés de leurs chaînes. Ah ! croyez-moi, seigneurs, quelle exquise dispute !

Albert pria David à sa table et celui-ci s'écria : « Excellence, je n'ai pas l'habitude de n'avoir pour dîner que quelques racines à ronger... » Il disait toujours à Albert : « Excellence » tandis qu'Albert, rougissant, murmurait : « Ô mon prince... » Bien sûr, le banquet fut à la hauteur. David bâfrait pour dix, jetait les os par terre, fourrait ses doigts dans la bouche pour en sucer la graisse. J'observais Albert qui avait bientôt perdu l'appétit. Mais je savais bien ce que faisait le prince. Il n'était pas du tout aussi mal dégrossi, aussi vulgaire qu'il voulait s'en donner l'air ce jour-là. Il hennissait comme un cheval, pétait généreusement à table, ce qui ne faisait guère bonne impression, même à ceux qui lui étaient pleinement acquis. En vérité, il avait un peu exagéré. Mais c'est lorsque la discussion s'engagea que l'évêque d'Utrecht commença à briller.

Ils parlaient de la nature humaine. Albert s'accrochait comme toujours à deux formules indulgentes :

– Prince, dit-il, celui qui aime sincèrement sa propre mère et traite les animaux avec bienveillance, comme saint François l'a enseigné, celui-là doit être assurément un homme de bien...

– C'est cela ! hurla David. J'avais chez moi un sbire qui m'étranglait ici ou là des sujets turbulents, versait le poison ou plantait son couteau dans certaines côtes lorsque je lui en donnais l'ordre... Un jour, ce coquin arrive chez moi tout en pleurs. Je lui demande ce qui s'est passé. « Prince, dit-il, ma mère est morte ce matin à l'aube. » Il était si malheureux, Excellence, que je dus le dispenser de tout travail pendant plusieurs semaines, car sa main tremblait : il pouvait blesser un homme au lieu de l'envoyer droit au ciel. Quant aux animaux, il leur accordait tout son cœur et toute sa tendresse.

Albert cligna des yeux, se mordit la lèvre et dit que l'exception confirme la règle. David répliqua aussitôt que dans ce cas, il devait compter lui aussi parmi les exceptions : il éprouve beaucoup d'amour pour sa mère et ses chevaux ; ses

chiens, il les cajole comme personne, et pourtant il ne croit pas passer dans le Brabant pour le meilleur des hommes.

– Cela ne tient qu'à ton caprice, Éminence, rétorqua Albert.

J'écoutai cette empoignade jusque tard dans la nuit; je me tordais de rire. David exposa le but de sa visite.

– Excellence, dit-il avec un sourire affable, si je suis venu à Arras, c'est parce que je me suis laissé dire que les citoyens de cette ville sont aigris et lassés par le jeûne perpétuel, les processions et autres démarches en vue du salut éternel. Moi aussi, je me préoccupe de votre salut et je jure par les Saintes Plaies du Christ que je n'ai rien d'autre en tête; rien ne peut m'attrister davantage que la déchéance des bonnes mœurs. Le problème, c'est que les rentrées d'impôts se font nulles; les contributions misérables versées par les villes du Nord irritent fort le roi, mon père. Le commerce chez vous est comme une pouliche asthmatique; les remparts des villes tombent en ruine, car depuis le temps de la pression anglaise personne n'a veillé à les ravauder; les routes regorgent de pillards et de pénitents, au point que les marchands n'y trouvent même plus place... Je voudrais bien intercéder au Ciel pour la ville d'Arras, moi, mais prends garde, Excellence, de ne point négliger ce qui nous fournit le pain quotidien. L'âme est une belle chose, certes, mais le corps a droit à sa miette lui aussi.

– Éminence! cria Albert.

Mais l'évêque l'interrompt d'un geste de la main et continua de parler, avec moins de compassion dans le ton, cette fois.

– Noble moinillon, nous nous connaissons trop bien tous les deux. Toi, Excellence, sauve tes âmes tant que tu veux, mais d'ici deux semaines tu auras versé soixante ducats à mes percepteurs.

Les mains tremblantes, Albert s'exclama piteusement:

– C'est tout le bien que tu nous fais!

– En grattant un peu au fond de tes coffres, dit David, j'en trouverais des mille...

– Je ne peux pas faire cela, reprit Albert. Je ne serai pas le spoliateur des gens de cette ville.

L'évêque partit d'un tel éclat de rire qu'il manqua de tomber de son banc; puis il dit:

– Dis-moi, mon père, où donc est-il écrit que les hommes préfèrent sauver leur âme que vivre dans l'abondance? La ville d'Arras pourrit! Il devient de plus en plus pénible, de plus en plus difficile d'y vivre. Tu leur parles sans cesse du Seigneur notre Dieu et de Ses saints, tu prodigues les sacrements, et pendant ce temps le bétail est rongé par la gale, les maisons tombent en décrépitude et les gens n'ont pas de quoi se vêtir ni rien à se mettre sous la dent. Les citoyens de cette ville fuient vers d'autres pays où il y a moins de sainteté mais plus de manger. Avec les soixante ducats que je vais recevoir, j'organiserai différemment cette ville. Tu me connais, Excellence, et tu sais que je suis bon administrateur. Toi, tu crois soulager les hommes en leur collant la parole de Dieu sur la bouche. Moi, je gouverne autrement: je resserre quand il le faut, relâche quand il le faut. À Utrecht, on voit beaucoup de visages souriants; chez vous à Arras, toutes les lèvres sont nouées par la prière.

Albert se leva de table, haussa les épaules. Je savais qu'il allait sortir maintenant l'une de ses phrases magiques dont il nourrissait Arras depuis deux dizaines d'années.

– Excellence, dit-il, il faut avant tout aimer ceux que l'on gouverne.

L'autre s'esclaffa de nouveau:

– Au bourreau, Albert! Ton amour, ils peuvent s'en farcir le derrière. L'important n'est pas qu'ils soient aimés, mais qu'ils se sentent bien. Qu'est-ce que cela peut bien leur faire que tu les aimes, s'ils vivent mal? Il y en a bien peu qui m'aiment à Utrecht, et moi, je n'aime personne. Mais je veux voir des visages satisfaits, je veux que tous soient rassasiés; ce n'est qu'à ce moment que je me sens pouvoir jouir de la vie en toute sécurité.

– Éminence, s'écria Albert, tu recherches la popularité auprès des foules. S'ils voulaient avoir des jeux barbares, tu ne les leur refuserais pas ! Tu veux être applaudi, tandis que moi, je désire avant tout l'élévation des cœurs.

– Va donc au bourreau, toi et ton élévation ! Si mon père avait appliqué comme il sied les commandements de Dieu, je ne serais jamais venu au monde. Il m'a conçu dans le péché, je suis le fruit de son improbité, mais je sais que j'ai été conçu dans une jouissance que mon père ne trouvait pas auprès de son épouse. Ne me demande donc pas, Excellence, d'élévation dans les sentiments. Je suis plus proche des citoyens d'Arras qui réclament du pain et des jeux que toi, mon père, avec tes prônes...

– Quiconque, dit Albert, gouvernant, lutte pour les âmes de ses sujets, est un homme esseulé.

– Tu radotes, Excellence, non pas quiconque, mais seulement celui qui désire être seul.

Là-dessus, Chastell qui accompagnait le prince se penche vers lui et dit à voix basse :

– Quoi qu'il puisse se passer ici à Arras, il faut bien reconnaître que notre moinillon est pur comme l'eau d'une source !

– À quoi bon la pureté, s'il est un âne ! grogna l'évêque d'Utrecht.

Certes, la langue de cet homme est infaillible. Qui d'autre saurait frapper ainsi Albert en plein cœur ?

Tout avait commencé, pour ainsi dire, innocemment. Personne n'aurait pensé que cette bagatelle devait donner lieu à d'horribles incidents. Un cheval périt chez le drapier Gervaise qu'on appelait le Damascénien, car il voyageait autrefois en Syrie et entretenait de nombreux contacts parmi les marchands de là-bas. À vrai dire, l'événement était plutôt singulier du fait que ce cheval était sain et robuste : deux ans, pur-sang, utilisé comme cheval de selle

et entouré dans son écurie de soins tout particuliers. Ainsi donc, le cheval était fort bien portant la veille au soir, et lorsque le maître avait fait le tour de sa maisonnée avant d'aller coucher, il avait même trouvé l'animal en excellente humeur, si bien qu'il avait commandé à l'écuyer de seller le cheval au petit matin et de le mener jusqu'au portail, car Gervaise voulait pousser jusqu'à Lille avec un lot de serge. Le lendemain, l'écuyer fait irruption dans la chambre du maître, annonçant que le cheval a crevé. Toute la maisonnée s'attroupe : la bête est étendue dans la cour, immobile, le ventre gonflé, les naseaux couverts d'une écume figée. « Qu'a-t-il mangé cette nuit ? » demande Gervaise. On répond qu'on ne lui a rien donné. « On m'a empoisonné mon cheval ! » s'exclame le drapier. Cela n'était pas possible car les portes de la maison avaient été fermées avant la nuit et tous les gens de la maisonnée étaient là depuis des années, jouissant de la confiance de leur maître. Gervaise se lamenta longtemps d'avoir ainsi perdu ce splendide animal. Vers midi, il eut la visite d'un cordier qu'il connaissait, un homme riche qui employait trois compagnons et possédait un verger aux portes de la ville.

Le cordier lui dit : « On me dit, Damascénien, que tu es bien malheureux, que ton cheval a crevé cette nuit... Eh bien sache que passant non loin de tes écuries, j'ai vu à la lueur des torches le juif Celus qui maudissait toute ta maisonnée. »

Le cordier avait donné dans le mille car le Damascénien était en conflit avec Celus depuis des années. Pour sûr, des forces impures avaient dû jouer dans cette affaire : un cheval crevant comme cela tout soudain, c'était du jamais vu ! Le Damascénien se précipita au Conseil pour porter plainte. Je n'étais pas présent car j'avais ce jour-là quelques affaires pressantes que je ne pouvais retarder, mais je sais que le drapier fut entendu par Albert en personne. « Donne un témoin », dit-il au plaignant furibond. Le cordier fut aussitôt amené au Conseil. « Tu jures que tu as vu ? demande Albert. – Je le jure sur les plaies du Christ », répondit le cordier.

Farias de Saxe, qui était fort instruit en matière de compétences et de lois et qui siégeait au Conseil parce qu'il n'avait rien de plus intéressant à faire, dit à Albert :

– Père, il n'est pas juste que tu tranches dans les affaires qui regardent les bourgeois. Même si aujourd'hui ils se montrent satisfaits de ton jugement, ils crieront demain que tu manipules la ville selon ton bon désir. Il vaut mieux qu'ils interrogent eux-mêmes Celus.

La controverse qui s'ensuivit ne fut pas sans importance. Albert qui ne renonçait jamais au plaisir d'exercer la justice s'opposait à Farias de Saxe en se référant à l'origine de Celus.

– Où est-il écrit que c'est au tribunal de la ville de juger les juifs ? Un juif peut être jugé par n'importe qui !

Et Farias de Saxe :

– Où est-il écrit qu'un juif peut être jugé par n'importe qui ?

Évidemment, c'est Albert qui l'emporta, car pour lui l'enjeu était d'importance, tandis que Saxe ne voyait en toute chose que le divertissement. Il était trop riche et trop las pour accorder de l'importance à quoi que ce fût. Un jour que je le rencontrai à l'église près du confessionnal, il me dit que s'il commettait des péchés et s'en confessait, ce n'était que pour briser l'ennui. Il était vraiment le seul grand seigneur dans la ville d'Arras ! Qu'il repose en paix...

Ils amenèrent donc Celus.

– As-tu proféré malédiction ? demanda Albert.

– Excellence, je ne saurais pas le faire.

– On dit de toi que tu es un juif sage.

– Alors d'autant plus, je ne saurais pas le faire !

– Veux-tu dire par là que pour jeter efficacement un sort, il faut être ignorant ?

– Pour certains, je dis cela, pour d'autres, autre chose...

Chacun comprend ce qu'il veut bien comprendre !

– Avoue, Celus, que tu hais Gervaise, le Damascénien...

– Est-il de mon devoir de l'aimer, Excellence ? Si oui, je me mettrai à l'aimer.

– Ce n'est pas la première fois que tu comparais devant le Conseil, Celus. Il y a trois ans, tu avais injurié la dépouille d'un chrétien.

– Tu te trompes, Excellence. Je n'avais rien à voir dans cette affaire. J'étais absent de la ville à ce moment, comme l'a certifié l'enquête.

– Tu ne nies pourtant pas avoir été mêlé à cette affaire-là?

– Je ne peux pas le nier parce que c'était ainsi, mais...

– Celus, on nous a rapporté que tu as refusé d'accueillir le seigneur de Saxe comme le veut la coutume.

– Excellence, le seigneur de Saxe confirmera que je le salue toujours avec l'humilité qui convient. Le seigneur de Saxe passait avec deux lévriers et un chien d'arrêt pour toute compagnie et jamais je n'ai froissé ses droits.

– Mais tu ne considères pas ces droits comme justes.

– Ce n'est pas à moi qu'il revient de juger de ce qui est juste dans la ville d'Arras et de ce qui n'est pas juste...

– Voudrais-tu dire par là que cette ville t'est étrangère?

– Cela, je ne l'ai pas dit, Excellence.

– Mais tu l'as pensé, Celus.

– Permettez-moi, Excellence, de vous demander comment vous connaissez ma pensée.

– Tu n'es pas là pour poser des questions, mais pour donner des réponses.

L'interrogatoire se poursuivit ainsi jusque tard dans la soirée. Celus me faisait pitié, bien que juif, mais je ne me mêlai point à l'affaire. On accepta comme preuve la déposition du cordier, comme chacun s'y attendait dès le début. La même nuit, Celus se pendit dans les caves de l'hôtel de ville. Le seigneur de Saxe eut alors l'audace de dire à Albert: « Père, le sang de ce juif repose sur ta conscience. » Albert répondit, hautain: « Tu parles d'une chose que tu ne connais pas et que tu ne possèdes même pas. » En sortant de la salle, Farias de Saxe me souffla: « Les gens de sa race, ce sont les pires: ils tuent sans pécher. » D'après ce qu'on me rapporta, le seigneur de Saxe ce jour-là se soûla épouvantablement.

Mais ce ne fut pas la soûlerie de Farias qui fit naître la tension dans la ville.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Seigneurs! Vous éprouvez peut-être aujourd'hui de l'aversion ou même du dégoût envers les citoyens d'Arras. Car enfin, ils se sont laissé aller à des choses qu'on n'avait encore jamais vues dans l'histoire du monde. Sachez pourtant que ce fut là l'œuvre du destin. Je connaissais ces hommes. Ce n'étaient point de mauvaises gens; ils n'étaient pas plus mauvais en tout cas que les autres habitants du Brabant et de tout le duché. Certes, Arras n'a abondé ni de saints hommes ni de femmes vertueuses; il y avait beaucoup de jalousie, d'infamie, de saleté et plus d'une canaille avait trouvé bon refuge dans l'enceinte de la ville; mais ce soir-là, lorsque la nouvelle de la mort de Celus se propagea, chaque citoyen ou presque se reconnut coupable de participation au crime. Bien sûr, je ne veux pas dire qu'ils affectionnaient les juifs avec leurs taches rouges sur la cape, qu'ils se frottaient sans répugnance à l'épaule des juifs les jours populeux de marché ou qu'ils faisaient confiance à la parole donnée par un juif. Tous les citoyens sentaient que les juifs étaient un élément étranger et que Dieu éprouvait durement la ville en la condamnant à composer avec les bourreaux de Jésus-Christ. Mais c'était justement parce qu'ils étaient de vrais chrétiens qu'ils se soumettaient aux sentences du Ciel, formant ensemble une glèbe où la graine juive avait pu donner du fruit.

Les gens d'Arras n'éprouvaient guère de sympathie pour moi, sans doute! J'étais venu d'un autre pays, j'étais l'œil et l'oreille de la cour d'Utrecht. On contournait largement ma maison car on n'avait pas confiance en moi. Et pourtant, ce soir-là, c'était chez moi que les citoyens accouraient, pleurant et gémissant. « Le juif Celus s'est pendu à l'hôtel de ville! criaient-ils épouvantés. Albert a été injuste envers lui... Malheur à nous! Car Dieu ne pardonne pas des péchés si

infâmes. – Que dois-je faire? leur demandai-je. – Va chez l'évêque David qui est ton ami et prie-le de venir à Arras, ville fidèle. S'il ne vient pas, le malheur s'abattra sur nous tous. Nous voulons laver ce sang innocent qui pèse sur les habitants d'Arras. Que l'évêque vienne nous dire ce que nous devons faire... »

Qu'avais-je à leur répondre? Il me semblait ridicule de me rendre à Utrecht et de me présenter à David pour le prier de venir à Arras. Voyant du haut de ma maison l'affliction de ces bourgeois rassemblés, j'imaginai le sourire de David écoutant de ma bouche la prière de son troupeau.

Seigneurs! Vous connaissez le prince encore mieux que moi. Il est grand homme et chrétien exemplaire. Cependant... Je me voyais arriver à Gand, mes chevaux épuisés, abandonnés en route. J'entre dans la demeure de l'évêque, couvert de poussière et de sueur, le visage lacéré par les vents d'automne. David me salue de bonne grâce.

– Tu es là, Jean! Le Très-Haut soit loué! Je pars demain chasser, tu m'accompagneras...

Et moi:

– Éminence, je suis l'envoyé des habitants d'Arras qui te prient humblement de venir à eux car ils craignent le châtement de Dieu. Albert a fait mettre à mort un juif nommé Celus...

– Un juif, dis-tu, fait David en souriant. Et pour un pauvre juif je devrais aller à Arras?

– Non, pas pour lui, Éminence, mais pour les citoyens de cette malheureuse ville!

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse pour cette ville si elle a le hoquet... Il ne me viendrait même pas à l'idée de batailler avec Albert pour le vulgaire cadavre d'un juif. Dieu a donné, Dieu a repris! Quant à toi, Jean, cesse de te désoler. J'ai là une fille de Spa, superbe; je te la cède deux nuits...

– Éminence, dis-je désespéré, le peuple en ville est en ébullition. Je crains l'émeute. Tu sais bien, Éminence, comme il est facile en ces temps troublés d'enflammer les passions.

Les horreurs des années passées ont laissé des plaies qui ne sont pas fermées; la ville s'est à peine sortie du gouffre que tout recommence...

David lève la main à la hauteur du visage comme pour chasser une mouche importune. Je me tais. Maintenant, c'est lui qui parle.

– *Pax, pax!* Que s'est-il passé avec ce juif?

– Quelqu'un a déclaré que le juif Celus avait jeté un sort sur la maison du drapier où avait crevé un cheval de sang. Ce cheval était bien portant, prêt pour la route, lorsqu'au milieu de la nuit, frappé par la malédiction du juif, il tomba dans l'écurie, tout soudain...

– Quelle robe, ce cheval?

– Je l'ignore, Éminence.

– S'il était bai, je ne le regrette pas...

– Éminence, c'est la vérité que je dis! La ville est en ébullition...

– Tu m'ennuies, Jean. S'ils sont si prompts à la pénitence, qu'ils se flagellent! Dis à Arras que l'évêque impose des processions et un jeûne de dix jours. N'empêche que le moine Albert est très gênant pour moi... Chez lui, le calcul est vite fait: un cheval, un juif. Et qu'est-ce que je vais dire à Dieu, moi? Est-ce que je sais si pour Dieu, il était juste d'exécuter ce juif? Peut-être un juif, peut-être deux, peut-être un demi seulement... Vraiment, je ne sais pas ce que vaut un cheval dans les écuries du ciel.

Je n'aurais rien obtenu de plus de ma démarche à Gand... Je signifiai donc aux gens de retourner chez eux et d'attendre le matin. Moi-même, je me rendis chez Albert pour m'entretenir avec lui. Il me reçut sèchement, comme il le faisait chaque fois qu'il s'attendait à une dispute. Pour lui, bien que je fusse son disciple, je faisais toujours partie des étrangers, j'appartenais à ce monde immense qui s'étendait partout au-delà des portes d'Arras; c'était une conviction dont il ne s'était jamais défait. Même après des années, alors que je lui avais donné tant de preuves de ma loyauté et de mon

attachement quasi filial, il me trouvait des affinités avec David, ou même pire, avec Chastell qu'il haïssait de toute son âme. Combien de fois ne m'avait-il pas reproché mon manque de ferveur chrétienne, mettant cette tiédeur sur le compte des influences néfastes de Gand? Combien de fois ne l'avais-je pas entendu répéter amèrement: « Tu t'imagines, mon cher Jean, que ce qu'il faut adorer par-dessus tout, c'est la raison. Et tu crois que les mentors de Gand, David en tête, font bien de rendre à la raison le plus grand honneur. Sache cependant qu'il ne s'agit pas ici de raison, mais de nature. Son agilité d'esprit, David l'exerce dans son lit. Il se croit fort parce qu'il ne croit en rien. Quelle sottise, Jean! » Sans le dire jamais ouvertement, il me soupçonnait toujours d'être plus proche de la cour de l'évêque que je ne l'étais en réalité. Il pensait que David écoutait mes conseils, alors qu'en vérité David ne voyait en moi qu'un ami et un compagnon de jeu; il évitait toujours soigneusement les conversations sérieuses. Toutefois, Albert n'avait pas tort de penser que mon cœur penchait du côté de Gand plutôt que de celui d'Arras, ce qui ne manquait pas, d'ailleurs, de me flatter un brin.

Ainsi, cette fois encore, j'étais un peu gêné en arrivant chez Albert. Le seul fait que les citoyens de la ville m'avaient demandé d'intervenir à la cour de l'évêque rendait ma position inconfortable. Dès lors, l'aigreur avec laquelle Albert répondit à ma relation des faits ne me surprit nullement.

– S'ils t'ont envoyé chez David, pourquoi es-tu venu chez moi?

– Père, fis-je de la plus douce des voix qui pût sortir de ma gorge, il n'est pas sage de mêler aux conflits d'Arras la cour de l'évêque. Les citoyens sont bouleversés par les événements qui se sont produits dans l'enceinte de la ville; c'est donc dans cette enceinte qu'il faut prendre les décisions adéquates.

Il me regarda par en dessous, puis esquissa un mouvement d'épaule mou et las, comme s'il voulait se décharger d'un fardeau.

– Oui, ce que tu me dis paraît sage, mais sorti de ta bouche, Jean, c’est de l’hypocrisie ! La mort de ce juif t’aurait-elle soudain poussé à te solidariser avec une ville que tu n’étais jamais parvenu à comprendre jusqu’ici ? Les sentences du Ciel sont insondables... Brusquement, alors que l’heure est si grave et que se présente l’occasion d’une intervention de David dans nos affaires, alors que les citoyens de cette ville qui veillent toujours à ce que personne ne viole leurs privilèges, ne méprise leurs droits, viennent solliciter eux-mêmes une décision de la cour, toi, tu te fais le défenseur des libertés de la ville et rechignes à faire intervenir des étrangers dans les affaires d’Arras ? Enfin, lors même que ce conflit engagé entre les citoyens et moi t’offre une occasion unique de m’humilier, de me bafouer publiquement, toi, Jean, tu te montres envers moi indulgent et compréhensif ? Prends garde que David ne te fasse pas payer cette faiblesse de cœur.

Sur ces mots il se tut et se rapprocha de moi, en me fixant avec un air de suspicion affectueuse qui ressemblait à de l’admiration.

– Mais peut-être que tu sais ? demanda-t-il soudain en me saisissant le bras. Dis-moi franchement, Jean ! Peut-être que tu as compris le fond du problème ?

Je ne savais pas où il voulait en venir. Il le lut dans mes yeux, c’est sûr, car il éclata d’un rire moqueur.

– Bien sûr... Comment cela aurait-il pu te venir à l’esprit ?

Je crois qu’il ne m’avait jamais autant méprisé qu’à ce moment où il se rendit compte qu’il m’avait surestimé. Il se fit dès lors impérieux, inaccessible, privé même de ce ton persifleur qui, chez cette nature froide comme la glace, émanait parfois comme un souffle infime de chaleur.

– N’oublie pas, dit-il, que tu n’étais qu’un poussin lorsque tu es arrivé à Arras ! C’est à cette ville que tu dois ton succès ; c’est elle qui a fait de toi un homme instruit et riche, t’a fait confiance et t’a cédé une parcelle de pouvoir...

Je l’interrompis :

– Père, tout ce que tu attribues à la ville d'Arras, c'est à toi que je le dois!

– Quelle importance? reprit-il. Tu sais fort bien que la ville et moi ne sommes séparés par aucune frontière: je suis elle et elle est moi. Si j'ai fait quelque chose pour toi, ta reconnaissance doit aller à tous les citoyens d'Arras, car ce sont eux qui, par mon intermédiaire, exercent ici le pouvoir. Pendant tant d'années, je n'ai cessé de te répéter que quiconque lutte contre moi lutte contre la ville, et quiconque tend à violer les droits et les privilèges de la ville devient mon ennemi. Il serait ridicule qu'à l'heure de l'épreuve, les chemins des citoyens d'Arras viennent à se séparer. Seuls le désespoir et le désordre des esprits ont pu les pousser à venir te prier d'appeler David. J'ai labouré cette terre pendant vingt ans, jusque dans ses profondeurs. On n'aime pas l'évêque, ici! Il n'a rien fait pour se faire aimer. Chaque fois qu'il venait chez nous, on avait l'impression que la ville accueillait une bande de pillards. À Arras, nous vivons dignement, sans les excès ni l'infamie qui font pourrir Gand et Utrecht. Car le Brabant, qu'en est-il advenu? Partout querelles, imposture, intrigues, vilénie. David entretient des sbires qui, au moindre signe de leur protecteur, règlent leur compte aux ennemis de la cour. As-tu jamais vu des sbires à Arras? En sommes-nous réduits dans notre ville à manier le poignard et le poison pour faire mourir nos ennemis dans l'épaisseur de la nuit? Nous avons acquis ici une unité qui semble bénie de Dieu et des hommes.

– Maître, dis-je, le juif Celus s'est pendu à l'hôtel de ville!

– Je le sais... Pauvre juif! Apparemment, Dieu a voulu en faire une victime. Mais remarque, Jean, que la ville n'a rien à se reprocher. Le Conseil n'avait pas encore rendu son verdict et Celus s'est lui-même donné la mort. Ne ressens-tu pas la ferveur des sentiments de nos concitoyens qui sont tristes et affligés par la mort de ce malheureux? Imagine-toi une chose pareille à Utrecht ou à Gand... Ridicule! Qui donc s'y laisserait toucher par la mort d'un juif? Ici au contraire les gens ont soif d'expiation! Et je veux que tu comprennes

toute la sottise et l'indignité qu'il y a à se tourner vers le jugement de David. Ta dette envers Arras n'est pas seulement de reconnaissance : tu lui dois aussi solidarité en ces heures difficiles.

– C'est bien ainsi que je pensais, dis-je calmement, et c'est pourquoi je suis venu à toi, père, bien que les citoyens aient voulu m'envoyer à Gand.

Albert partit de nouveau d'un rire sarcastique et dit :

– Jean, je te connais depuis des années et j'ai toujours cru à ta loyauté. Va et dis-leur qu'il serait indigne d'appeler à l'aide la cour de l'évêque. Nous sommes nous-mêmes les maîtres d'Arras, et le sort de cette ville est aux mains de nous seuls...

– Père, ne vaudrait-il pas mieux que tu le dises toi-même à la ville ?

– Non, mon cher disciple ! Je n'ai jamais caché aux citoyens mes sentiments à l'égard de David. Ils pourraient donc mettre ma décision sur le compte de la défiance ou de la haine. N'est-ce pas toi qu'ils ont prié d'intercéder ? Qui eût été meilleur émissaire à la cour d'Utrecht ? Il serait juste et sage que tu leur expliques toi-même pourquoi tu refuses de remplir la mission qui t'a été confiée.

– Tu as raison, père.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Messigneurs ! Je ne me sens que partiellement coupable de ce que Dieu a jeté sur la ville d'Arras. J'étais Son instrument et je croyais à Sa justice. Permettez-moi quand même de prendre ici à témoin ces jours terribles d'il y a trois ans, lorsque la faim et la peste ont frappé notre ville... C'est là, je pense, qu'il faut chercher pourquoi je donnai raison aux arguments d'Albert.

Au printemps de cette année-là, le bétail commença à périr. Au début, on n'y voyait rien d'extraordinaire : après un rude hiver, il y a toujours une partie du bétail qui maigrit,

perd l'appétit, tombe sans raison. Mais ce printemps-là, vous vous en souvenez, plus d'un berger rendit aussi son âme à Dieu. Nous sortîmes de la ville en procession, les cloches sonnèrent. Il y eut ensuite quelques jours pluvieux et frais puis, brusquement, le ciel s'éclaircit, le soleil répandit sa chaleur et des quantités énormes de vermine firent leur apparition dans Arras. Des prairies, habituellement humides et à présent desséchées, la vermine s'était mise à grouiller vers la ville. On n'avait jamais rien vu de pareil. La ville était plongée dans le brouillard : à l'aube et au crépuscule on ne pouvait distinguer quoi que ce fût à portée de la main. Le jour, le soleil chauffait intensément, mais la nuit, le froid claquait dans toute la ville. Les gens commencèrent à mourir. D'abord un, puis deux, puis dix. Leurs corps se décomposaient avec une rapidité extraordinaire ; ils étaient noirs et gonflés. La puanteur empêchait de respirer ceux qui rendaient aux morts l'ultime service. Presque aussitôt, des incendies se mirent à éclater, dévorant une multitude de biens, mais surtout les réserves de nourriture qui devaient permettre de subsister jusqu'à la moisson. C'est alors que le prince David vint à Arras. Lorsque je l'accueillis aux portes de la ville, je lui dis notamment qu'il y avait peu de souverains au monde qui eussent montré tant de courage. Quand la peste sévit, les seigneurs s'enfuient d'ordinaire sans se retourner, abandonnant au peuple tout ce qu'ils possèdent. C'est alors que l'on voit combien peu pèsent les biens terrestres face au spectre de la mort brandi par Dieu. Ainsi, en venant à Arras où la peste régnait, David avait fait preuve d'une témérité peu commune. Il entra dans la ville en grande pompe. On portait devant lui un reliquaire contenant une goutte du sang de saint Gilles, présent que les évêques d'Utrecht avaient reçu des comtes de Saint-Gilles.

Cependant, cette entrée, qui avait d'abord réconforté les citoyens d'Arras, ne tarda pas à se retourner contre la ville. David imposa d'impitoyables mesures. Certes, je ne veux pas dire qu'il avait l'intention de perdre Arras ; beaucoup étaient pourtant de cet avis. Il donna l'ordre de brûler tout aliment

susceptible d'avoir été touché par les victimes de la peste; qui refusait de s'exécuter le payait de sa gorge. Lorsqu'on lui démontrait la folie de cette mesure – car pourquoi priver la ville des maigres réserves qui avaient encore subsisté? –, David disait faire davantage confiance aux médecins de la cour. Il s'entourait déjà à l'époque de cette horde de parasites et de fats qui le suivaient dans tout le Brabant et troublaient ce grand esprit par leurs balivernes. Le pire enfin, c'est qu'en quittant Arras après ces jours de tyrannie, il donna l'ordre de fermer les portes de la ville et plaça des sentinelles le long des remparts. « Tu nous condamnes à périr! crièrent les membres du Conseil. – Priez! » répondit-il.

À vrai dire, il ne nous abandonna pas à notre malheur. Chaque jour, des charrettes copieusement chargées s'approchaient des portes d'Arras. On entendait au petit matin le grincement des roues et les cris des charretiers. Le peuple se pressait sur les remparts et les émissaires de l'évêque vidaient les charrettes. Puis ils s'en allaient, battant l'air de leurs fouets et marmonnant des prières; alors, les sentinelles de l'évêque nous permettaient d'ouvrir les portes et de transporter la nourriture à l'intérieur de la ville. Le partage se faisait équitablement, grâce surtout au seigneur de Saxe dont la fermeté et la droiture étaient inébranlables. Mais à quoi bon tout cela, du moment que la peste poursuivait sa moisson et que la faim se faisait toujours plus cruellement sentir? Quand la nouvelle de notre malheur fut connue de tous, Arras attira tout ce que le Brabant comptait de brigands, de bandes de pillards armés et dépourvus des moindres scrupules. Cachés sur les hauteurs boisées, ils guettaient de nuit les convois de l'évêque et les détroussaient. David renforça l'escorte, mais rien n'y fit. La perspective d'un pillage aisé enflammait l'imagination des brigands de tout le duché. Ils venaient sans gêne, des provinces les plus lointaines, pour s'engraisser aux portes de la ville agonisante. Il arrivait que la rapine durât trois jours entiers, là, sous nos yeux; car nous voyions tout cela du haut de nos remparts. David avait beau payer les charretiers en or

et en pierres précieuses, personne ne voulait plus s'aventurer à braver la mort. Chez nous, à Arras, la faim prit des proportions effrayantes. Il fallut monter la garde au cimetière, car certains, abandonnant toute pudeur et tout sentiment chrétien, s'attaquaient aux tombes fraîchement creusées et faisaient ripaille dans la puanteur des cadavres. On nous rapporta au Conseil qu'une femme avait étouffé l'enfant qu'elle venait de mettre au monde, l'avait cuit et mangé, laissant à ses autres enfants boire l'eau de cuisson. Amenée devant le Conseil, elle avoua son crime. Ce jour-là dans Arras, l'aversion pour David fut à son comble. Les gens maudissaient ses mesures. « David nous a carrément enterrés vivants ! » entendait-on crier de l'hôtel de ville. Les gens requéraient pour cette mère indigne une lourde peine, mais ils estimaient que le poids de ce péché reposait sur la tête de l'évêque. Je partageais cet avis, je l'avoue sans crainte.

On jugea la femme. « Fais-la torturer ! » criaient les citoyens à Albert. Celui-ci resta longtemps sans mot dire, puis il déclara : « Je ne la ferai pas torturer. Que Dieu juge Lui-même son acte. » On décida donc qu'elle serait décapitée le lendemain à l'aube, malgré la pression des citoyens qui exigeaient la torture. Un immense attroupement se forma sur la place. Au milieu de cette foule affamée, seule la condamnée était rassasiée. Le bourreau monta sur l'échafaud, l'épée à la main, et ses acolytes attachèrent la femme. Elle priait en toute humilité et semblait accepter son sort. On attendait le commencement du rituel consacré. Mais Albert gardait le silence. Il portait la tête haute et fixait le ciel. C'était un peu étrange. Le temps passait. Le bourreau attendait, ses yeux impatients tournés vers Albert. Un murmure se leva dans le peuple ; une sorte d'excitation avait gagné les cœurs.

– Qu'attends-tu, père ? cria soudain quelqu'un dans la foule. Donne-lui l'absolution !

Albert gardait le silence, les yeux toujours fixés au ciel, comme s'il y voyait quelque signe. Je m'approche de lui et lui souffle :

– Père, il est temps de commencer.